

Le sacrifice du Dragon

Olivier Zol et Mafalda Da Camara

Ça trépigne ferme sur le trottoir. Certains ont mal au ventre et on fume des roulées. D'autres sont xylostomiques mais aussi légers, intrigués ou encore vérifient l'heure, questionnant comme le Temps même, s'ils ne se sont pas trompés sur l'horaire. L'air est chaud encore d'une fin de printemps lourde.

Les volets sont bleu écaillés, avec des signes intrigants, grattés, passés à la feuille d'or. Ici un triangle renversé, discret, là, ce qui reste d'un graffiti, déjà hiéroglyphique rendu à sa simple forme ; hermétique pour avoir été creusé dans le bois après le passage nocturne d'un artiste inconnu. À passer son œil sur ce fermoir, c'est un bois tané, provençale marqué par une pratique chiromancienne que l'on voit ; à condition d'y porter attention... rien d'ostentatoire, rien d'une évidente marginalité ni d'un grand messe imposant. Un volet comme une porte que l'on ouvre uniquement de l'intérieur et qui forme presque un torii en plus simple et moins solennelle sans l'arrogance de l'officialité shinto. S'y loge une autre porte vitrée en carreau, fragile et grinçante. « Un Melon Au Japon ». Olivier Zol n'explique rien. Ça lui est venu. Comme ça. UMAJ comme le sigle supplémentaire d'un mystère. Un détournement des sigles habituels, sans velléité précise, non pas pour faire plus court comme le monde de l'entreprise notamment les utilise, mais bien pour augmenter le mystère. UMAJ pourrait être le prénom d'un cheval de Ran se battant sur le flanc du mont Fuji. Le melon au Japon reste néanmoins le don luxueux par excellence que l'on fait à son patron ou encore à des invités de marque ou à des inconnus. Son atelier. Sa salle de spectacle. Son Téchcatl. Son drapé à lui. Rien ne sert de peupler de transcendance ce qui se passe derrière ce drapé. Lui-même ne le fait pas. Il n'y a rien derrière le drapé. Je dis lui même, parce que la porte d'entrée qui nous ouvre à Vert Posidonie s'est fait au Melon, par son atelier, mais Olivier Zol est indissociable de Mafalda Da Camara et forment un couple de marionnettiste ésotérique proche d'une sorcellerie ouverte et empirique.

Une figure nous ouvre en kimono et en geta. Une femme en tenue noire, silencieuse et ligaturée avec finesse de belles cordes noires. Elle nous déchausse. La lumière est basse et nous plonge dans un clair obscur d'encens léger. Déjà ma poitrine se gonfle d'une émotion ambiguë entre apaisement et crainte excitée. Une ligne de drone enrobe le lieu d'une nappe musicale, comme le fond de l'air nocturne d'un été lycanthropique. Trois tables basses arrosées de quatre faibles faisceaux signalent les quatre places des convives. Les trois tables des convives reposent sur des tatamis traditionnels japonais et forment l'écrin des douze convives où se mélangent intérieur et extérieur, corps et paysage. Une fine couche de thèque, châtaignier, d'amarante, de satiné ou de citronnier entoure les lampes d'un abat-jour où l'on se perd dans des ramures arrondies, dans des formes tempétueuses où l'imagination se meut à percer le jeu des nuances de rouge foncées et les veines noueuses d'un espace mental. Les murs ont été poncés longuement et patiemment afin d'approcher le réfléchis d'un miroir. Mais l'on ne s'en rend pas compte ici, tant l'œil s'approche du sombre. Apposés sur un contrefort, nombreux objets tous plus étranges les uns que les autres trônent ; des morceaux de squelettes en os et en verre, des pierres nuageuses, des résidus de plantes et de faunes aquatiques et terrestres glanées aux fils d'une rivière, puis séchée pour obtenir des membranes infra-

minces, des champignons momifiés, des nids d'oiseaux charpentiers, des pièces de stalactite mais aussi des lotions et potions lacto-fermentés dans des pots de terre sous des pierres choisies pour leur senteur et leur composition, et ustensiles cuits dans des fours particuliers sertis de figure égyptiennes, avec une attention de céramiste fou, formant des faïences improbables et rugueuses. Des morceaux de paysages pénétrés par l'indétermination apparente du travail du Temps et de l'art de la promenade.

Deux figures en noeud passent entre les tables, s'emparent d'un gros vase en verre et se postent au fond de la salle du rituel, de chaque côté d'une petite montagne de cire où est sculpté un lit de rivière descendant vers une bouteille de verre transparente. L'homme emplit la bouteille que la femme tiens. La femme tourne le vase, fabrique un tourbillon de cette eau, un tourbillon que l'on entend devenir tourbillon, que l'on perçoit à peine, une eau qui semble noire presque, grouillant de point blanc de lumière et le tourbillon d'être coulé brutalement dans le lit de la rivière pour venir alimenter la bouteille nue. Le temps s'arrête. Ils ne portent de masque que celui de l'ombre et déjà la métamorphose commence. Cette eau est glissé dans de petit verre en guise d'introduction. Nous entrons dans leur montagne où l'eau purifiée par l'échange et l'arrêt du temps semble goûter le trajet de la montagne. Elle goute ce que l'on a regardé.

Derrière la table basse éclairée par la membrane d'amarante, aux abords des convives, le sacrificateur prépare et aligne les couteaux en silence, humidifiant et caressant les lames avec précaution. Puis, il tire un poisson vivant d'un bac rempli d'eau. Il pose le poisson sur la planche de bois. Il pose son couteau patiemment sur l'œil du poisson. Il s'agit là d'une daurade. Il apprivoise le poisson qui gigote. L'endort presque. Puis commence à tailler. Le poisson calme en pleine découpe. Il extirpe la chaire blanche avec une méticulosité souveraine. A ses côtés, une femme en noeud décortique des ingrédients non reconnaissables.

La figure en nœud dépose un petit plat dans une coupelle de terre en émail de nuances noires perlées, à deux convives face à face, une forme étonnante, un champignon en réalité, mais que l'on ne reconnaît pas, simple champignon grillé accouplé à un jaune d'œuf cuit dans de la sauce soja. Puis glisse un thé bleu dans une autre coupelle émaillée ; déjà le mal de ventre est parti et les contritions que l'angoisse du temps appose sur notre corps semblent flotter dans l'encens, entre les couteaux du sacrificateur. Chacun chuchote à peine et se regarde curieux et coite. En guise de couvert, une sorte de griffe de dragon végétale. L'étourdissement passe par la langue. Les deux autres convives face à face regardent intrigués. Déjà, L'on apporte une coquille molle et violasse ainsi qu'un petit verre de vin blanc sec à ceux qui regardaient.

Nombreux aliments aux formes inconnues, aux senteurs nouvelles, se déplaceront sur les bords de notre table, dans des petits plateaux de théâtre lunaire et de fond marin d'un rêve oublié à partir d'objets perdant leur détermination et cette émotion déjà perceptible à l'entrée d'UMAJ pour Vert posidonie ne fit que grandir le long de ces cinq heures de repas rituel. Ces plats comme des marionnettes sur une scénographie proche de l'inquiétante étrangeté. Les textures glissantes, acidulées, marines, piquantes, neutres, rocailleuses, fumées, chaudes et huileuses, fruités et de mélasses, en chaire de poisson crus, jamais aussi frais que celui-ci vient d'être tué dans une danse de couteau que je décrirais bientôt, monteront en bouche dans une myriade de sensation enivrante à l'impression qu'une histoire se trame dans tout ça.

Le mystère reste entier et pourtant. Les ingrédients, parfois travaillé six mois durant, de cuisson et de fermentation, semble s'accumuler en fine couche de glacis formant en culminant une tragédie de la métamorphose. À chaque détail de ce rituel, nous participons à plusieurs métamorphoses. Celle des ingrédients qui perdant leur mot d'ordre, deviennent des fragments d'une intrigue hermétique (bien qu'ayant commencé de les décrire précisément, il était bien difficile de savoir ce que nous mangions) de nos sensations et de notre conscience jusqu'à arrivé même à cette impression que ce fût notre corps même qui fût transformé en ce nous mangions dans un rituel sacrificiel empreint d'inquiétude calme, ou de joie gonflée. Un film sans image où tout se passe entre les chuchotements et les regards dans le silence de petites scénographies désertiques et succulentes qui montée les unes après les autres nous fait nous mouvoir dans plusieurs état de conscience et notamment de celui de la branche d'un arbre, de la conscience d'une montagne ou d'une eau dévalant les poissons, et les cuissons sans flammes, et les feux sans foyers, et l'aventure dans les marionnettes que nous sommes du rituel qui nous font manipuler d'autre marionnette que sont les boules de fluides, les carrées de légume, les chaires et liquides qui nous font se mouvoir se faisant perdre la hiérarchie du marionnettiste et de la marionnette, les rôles en abyme s'inter changeant sans arrêt.

Arriva un poisson rocailleux, rouge, à la tête gremlitique sur la planche du sacrificateur. Entre reptile et monstre, entre poisson et oiseau, la lame le caressa, lui camouflant les yeux et les écailles, la queue frétilante. Plusieurs minutes se gonflèrent entre la lame du sacrificateur et ce dragon. Une danse berceuse. L'œil globuleux se lovait entre les mains du maitre sushi. La confiance semblant sortir de la conscience flasque du dragon. Et le sacrificateur devenant en une concrétion sublime, un Georges aztèque en plongeant sa lame aux cents mouillages d'entre la chaire du dragon comme s'il pénétrait un être jouissant de sa petite mort qui fatale arriva. Le sacrificateur l'effeuilla vivant. Le poisson entre calme confiant et frétilance reflexe, fût littéralement mangé vivant de sorte que l'on pouvait s'imaginer être ce poisson que l'on mangeait, comme une expérience paroxystique d'auto dévoration.

Tel fût Vert Posidonie.

Mais Olivier Zol et Mafalda Da Camara ne s'arrêtent guère à ce forfait. Il s'agit d'un rituel parmi d'autre. Tel Éthermonia qui avec la force du silence et l'impérieuse nécessité de choisir arrive à nous plonger dans le paysage intérieur de nos questionnement fondamental et primitif. Que faire de ce qu'ils nous proposent ? Cette expérience m'a plongée dans une perplexité proche des larmes d'une psychanalyse sauvage. Ils touchent aux paradoxes. Une psychanalyse silencieuse, une mystique totalement empirique. Dans une atmosphère rituelle similaire à vert posidonie, mais présentée à une personne, ils disposent des textures, des aliments extirpés de leur vraisemblance qu'ils donnent à expérimenter. Le silence et le rythme de leur mise en scène nous oblige à nous poser la question « que faire ? ». Ils nous poussent à notre vide existentiel par la simple mise en place d'aliment qu'il s'agit ou non de goûter, à quelle cadence et dans quel sens. « Mais pourquoi n'ai-je pas pris celui-ci à la place de celui-là ? » Car ils fabriquent un labyrinthe, retirant ce qu'ils viennent de donner semblant nous faire continuer le chemin que nous avons prit et fermant les autres possibilités.

Tout l'art d'Olivier Zol et Mafalda réside dans l'expérience hirsute d'un objet déplacé. Ainsi dans minuscule, des musiciens, des poètes, des danseurs sont invité à improviser à partir d'un poivre, d'une bière, d'un thé ou d'un abat et de nous faire goûter ces improvisations tandis que nous dégustons l'objet qui la porta, le poivre, la bière, l'abat ou le thé. Les viandes deviennent des mots, les piquants du poivre deviennent accords de guitare.

Ou encore, faire érupté un son là où il n'a pas sa place. Comme des bugs larsen dans une bibliothèque, dans une piscine, dans un lieu où le larsen n'a pas sa place et voir la réaction des gens.

Silencio

L'expérience d'un objet dénudé de son mot d'ordre et de son utilité dans un déplacement qui voyage de papille en œil, d'oreille en promenade.